



Frédéric H. Fajardie

Un Pont
sur la Loire

roman

LA TABLE RONDE

la petite vermillon

DU MÊME AUTEUR

ROMANS NOIRS

- Après la pluie* (La Table Ronde).
Patte de velours (La Table Ronde). Prix Paris Première 1994.
Tueurs de flics (La Table Ronde/Petite Vermillon).
La Nuit des Chats bottés (La Table Ronde/Petite Vermillon).
La Théorie du 1 % (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Le Souffle court (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Polichinelle mouillé (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Au-dessus de l'arc-en-ciel (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Sniper (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Sous le regard des élégantes (La Table Ronde/Folio).
Brouillard d'automne (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Le Faiseur de nuées (La Table Ronde/Petite Vermillon).
L'Adieu aux anges (La Table Ronde/Petite Vermillon).
Bleu de méthylène (Gallimard/Folio). Prix Entre guillemets 1997.
Clause de style (Gallimard/Folio).
Gentil, Faty! (Actes Sud/Babel).
Querelleur (Actes Sud/Babel).
Reines dans la ville (Baleine).
Les Enfants de lune (Denoël).
Le Loup d'écume (Albin Michel).
Full Speed (Les Équateurs)

ROMANS

- Les Foulards rouges* (Lattès). Prix des Maisons de la presse 2001, Prix Paul-Féval 2001.
Quadrige (La Table Ronde).
Jeunes femmes rouges toujours plus belles (La Table Ronde/Petite Vermillon).
La Manière douce (La Table Ronde).
Ciao, bella Ciao! (La Table Ronde).
Des lendemains enchanteurs (Actes Sud/Poche).
Au bord de la mer blanche (Gallimard).
Une charrette pleine d'étoiles (Gallimard/Folio).
Un homme en harmonie (Gallimard/Folio).
Frivolités d'un siècle d'or (Julliard).
Le Voleur de vent (Lattès).
La Tour des Demoiselles (Lattès).

Suite de la bibliographie, en fin de volume.

Frédéric H. Fajardie

UN PONT
SUR LA LOIRE

Roman



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

Première publication : La Table Ronde, 2002.

© Éditions de La Table Ronde, 2002.

ISBN 2-7103-2849-6.

À Francine.

À la mémoire des 120 000 soldats français tués en mai-juin 1940 et à celle des soldats sénégalais massacrés par les nazis.

Dimanche 16 juin 1940.

Premier jour.

— Ils leur ont lié les mains derrière le dos, toute la patrouille, tous les huit. Puis ils les ont jetés sous les chenilles d'un char. Le char reculait et avançait en les écrasant. Voilà, ça s'est passé comme ça, mon colonel.

Le colonel Edmond Valadon, du cadre de réserve, était un homme d'une soixantaine d'années, grand, athlétique, le visage d'un curieux rose crevette et le regard bleu lavande.

Il ôta son casque, s'essuya le front à l'aide d'un mouchoir d'un blanc douteux puis s'assit sur le talus. Son regard se perdit du côté des réfugiés lancés sur les routes par l'avance allemande.

Il se sentait dépassé, réaction assez naturelle lorsque tout un monde s'effondre autour de vous. Pourquoi cette guerre était-elle si différente de la précédente ?... Vingt-deux ans plus tôt, l'Allemagne impériale capitulait. Aujourd'hui, il n'y fallait plus songer et c'est la France, civile et militaire, qui se ruait vers le sud par toutes les routes possibles.

Le colonel pensa au suicide. L'honneur, la France... Survivre à une telle débâcle lui semblait presque infamant. Et sans doute, en cet instant de grand abattement, aurait-il mis fin à ses jours s'il n'était resté sous ses ordres une centaine d'hommes, reliquat de son magnifique régiment de tirailleurs sénégalais.

Il se ressaisit et leva les yeux. Dans une tenue impeccable, le sergent Toko Samboura, vingt-sept ans, se tenait toujours au garde-à-vous. Malgré les circonstances, Valadon éprouva une grande fierté à commander de tels hommes. Eux, les Africains, savaient se tenir quand tant de soldats français de métropole, démoralisés, allaient débraillés, parfois sans armes.

Le colonel songea à sa famille, puis à son usine d'alternateurs. Les siens, autour de son épouse, sans doute terrés derrière les volets clos de l'appartement de la rue de Longchamp. L'entreprise de Vitry abandonnée de ses ouvriers.

En quelques jours, tout s'était délité. Le 10, avec l'ordre d'évacuation de tous les enfants de moins de quatorze ans, Paris s'était vidé comme un lavabo brusquement débouché — les familles ne voulant pas se séparer. Le même jour, l'Italie déclarait une guerre sans grands risques à une France K.-O. debout. Le lendemain, 11 juin, Paris était déclarée « ville ouverte ». Le 12, le haut commandement donnait « l'ordre de retraite générale des armées ». Le 14, Paris était occupée par les Allemands. Le 15, le colo-

nel Valadon perdait son régiment, scindé en plusieurs tronçons par les attaques conjuguées des panzers et des Stukas de la Luftwaffe. Et aujourd'hui, alors qu'il atteignait la Loire, les avant-gardes de la Wehrmacht arrivaient... et jetaient ses soldats noirs sous les chenilles de leurs chars.

Le colonel baissa les yeux. Il ressentait quelque chose d'étrange face à Samboura. Quelque chose de nouveau. L'instant n'était certes pas propice aux introspections mais il n'y pouvait résister...

Jusqu'ici, sa vie avait été simple et agréable. Belle guerre de 14-18, beau mariage, belle réussite de ses fils — un chirurgien et un avocat —, adorables petits-enfants, une jeune maîtresse aux goûts modestes, la maison des Landes, l'usine, la lecture quotidienne de *L'Action française* jusqu'à l'excommunication des journalistes royalistes, des certitudes, un sens au mot « avenir ».

Mais à Laon, onze de ses Sénégalais avaient été brûlés vifs par les Allemands. Aujourd'hui, on les jetait vivants sous les chenilles des chars. Le colonel était assez subtil pour comprendre que, dès lors, la guerre n'était pas égale pour lui et ses soldats, que les risques n'étaient pas partagés. Capturé, il pouvait espérer une certaine courtoisie de son homologue allemand avant d'être dirigé vers un oflag. Ses hommes, eux, risquaient l'exécution sommaire dans d'atroces conditions.

Il se leva et, d'un ton plus rude qu'il n'eût souhaité :

— Où cela s'est-il passé, sergent ?

— Vingt kilomètres plus au nord-ouest, mon colonel.

— Mais... Vous avez assisté à cela sans rien faire ?

Samboura fut choqué par la question, ce qu'elle contenait de suspicieux. Il se troubla légèrement :

— Les Allemands étaient nombreux, mon colonel. J'étais seul dans un avant-bois...

Valadon le coupa, et, d'un ton très pédagogique :

— Samboura, on ne dit pas un « avant-bois » mais « l'orée d'un bois ».

Le regard du Sénégalais et son air incrédule reflétaient assez son opinion : quelle importance ?

Le colonel en fut gêné.

— Poursuivez, sergent.

— Eh bien, mon colonel, il restait deux camarades, mains liées derrière le dos, qui attendaient leur tour. J'ai épaulé mon fusil. Deux balles. En pleine tête : je suis le meilleur tireur du R.T.S.¹.

— Vous avez... Quoi ? demanda Valadon, stupéfait.

— J'ai abattu mes camarades. C'était mieux. J'aurais préféré ça, à leur place. Quand le char approchait lentement des hommes jetés sur la route dans cette bouillie de viande, ils hurlaient. Une grande terreur. La peur, c'est une douleur, mon colonel. Et on l'emporte dans la mort pour toujours.

1. Régiment de tirailleurs sénégalais.

Valadon se sentait perdu. Cet homme, le courageux et intelligent sergent Toko Samboura, aurait dû être traduit séance tenante devant une cour martiale et fusillé dans les deux heures. Mais le colonel n'avait pas le cœur à le punir, pas même à le blâmer, étant donné que le code de justice militaire ne poussait pas si loin la réflexion concernant une telle situation.

Il remit son casque en disant :

— Sergent, je n'entends pas ce que vous êtes en train de me dire. Au reste, vous ne l'avez pas dit. Nous sommes d'accord ?

— Ce qui est dit est dit, mon colonel. Mais le vent, parfois, emporte les paroles loin dans les plaines sans fin.

— Très bien, voyons les choses ainsi. Et faites réveiller les hommes. Départ dans dix minutes.

Le sergent Samboura salua et effectua un demi-tour parfait.

Comme s'il n'attendait que cet instant, le commandant Robert Ninsgern s'approcha. C'était un homme de quarante-six ans, officier d'active, fervent catholique et, comme Valadon, plutôt réactionnaire. De petite taille, prématurément chauve, il en imposait cependant par son apparence : toujours ganté, bottes impeccables, cravache sous le bras, képi posé droit sur la tête au millimètre près. L'effondrement de son univers n'avait pas altéré le soin qu'il portait à sa tenue.

— Du nouveau, mon colonel ?

Valadon lui adressa un regard accablé.

— Les Boches jettent nos Africains vivants sous les chenilles de leurs chars.

Ningsern chancela.

— Ce n'est pas possible !... Ce sont des hommes... des soldats magnifiques... Ce que l'Empire français a suscité de plus remarquable !... Avec ceux des D.I.N.A.¹, bien entendu.

« C'est un crétin, mais je l'aime bien », songea le colonel Valadon. Il se souvenait, non sans nostalgie, de la « drôle de guerre ». Bien que le commandant Ningsern manquât de culture et d'agilité d'esprit, il avait été un interlocuteur à peu près supportable durant ces longs mois d'inactivité.

Valadon précisa cependant :

— Au motif que quelques Sénégalais ont couché avec des Allemandes... assez pressantes... pendant l'occupation de la Ruhr, ils leur prêtent une magie sexuelle dont ils sont jaloux, comme ils sont jaloux de leurs extraordinaires qualités de combattants. Ajoutez que leur foutu Hitler est un cinglé et un pousse-au-crime, vous voyez le tableau, je présume.

Ningsern allait répondre lorsqu'il remarqua que les cent vingt Sénégalais, sortant des fossés où ils dormaient, s'alignaient en présentant les armes. Précédée de deux motards, une voiture approchait et Ningsern songea : « Une automobile qui vient du sud et monte au front, c'est exceptionnel. » Puis,

1. Division d'infanterie nord-africaine.

sur les ailes, il reconnut les fanions d'un général de corps d'armée.

Et en effet, un général, silhouette épaisse et double menton, en descendit. Après un coup d'œil satisfait aux Sénégalais qui présentaient les armes dans un alignement parfait, il marcha droit vers le colonel Valadon.

Le général l'observa un instant puis, d'un ton cassant :

— Pour retenir les Allemands, il faut constituer un bouchon, colonel.

Le colonel, un peu étonné, hocha la tête et le général reprit en pointant un doigt sur la carte :

— Vous les contiendrez ici même. Sur les hauteurs situées à six kilomètres derrière vous, vous serez appuyés par deux 155 G.P.F.¹ et, à une vingtaine de kilomètres, par une pièce d'A.L.V.F.². De quoi écraser la gueule des Boches et détruire les ponts de Chessy au dernier moment.

— Bien, mon général.

Le général parut surpris de tant de bonne volonté et son regard s'attarda sur les civils et les militaires qui se hâtaient sur la route. Unités mélangées, valse des écussons et des uniformes : régiment d'infanterie de forteresse, groupe de reconnaissance divisionnaire, hommes démontés d'une D.L.M.³ et

1. Grande puissance Filloux.

2. Artillerie lourde sur voie ferrée.

3. Division légère mécanisée.

même un groupe de sous-offis d'un régiment d'artillerie de montagne.

Un vertige !... Un cauchemar !...

Le général reporta son attention sur le colonel Valadon qui se tenait raide, mais dont la disponibilité ne semblait pas feinte. Le général, revenu de bien des choses depuis quelques jours, ne s'étonnait plus. C'était ainsi : des hommes fuyaient en jetant leurs armes, d'autres, souvent obscurs, s'accrochaient au terrain sans ordres, sans qu'on sache pourquoi, et se faisaient tuer sur place.

Il reprit :

— Colonel, il manque un maillon à ce dispositif. À deux kilomètres, les ponts jumeaux fer-route du bourg de Chessy-sur-Loire ne sont pas défendus. Et bien entendu, ils n'ont pas été minés. Si les Allemands passent par là, ils massacreront nos arrières. Voyez-vous... n'est-ce pas... obliger ces fuyards à défendre les ponts ne servirait à rien : ils s'enfuiraient dès que vous tourneriez la tête. Cherchez des volontaires, constituez un bouchon sur les ponts. Entre vous ici, les positions aménagées sur les ponts, les 155 G.P.F. et enfin l'artillerie lourde derrière Chessy, nous aurons quatre niveaux de défense. M'avez-vous compris, colonel ?

— Parfaitement, mon général.

— Votre bravoure sera connue en haut lieu, colonel... Colonel ?

— Valadon, mon général.

Ravi, le général lui tendit la main et Valadon, ému, la serra avec respect.

Cependant, ni le colonel Valadon ni le commandant Ninsgern ne parurent choqués en constatant que, pendant cette courte conversation, le chauffeur du général avait fait effectuer un demi-tour à son véhicule.

Précédé de ses motards, le général de corps d'armée fonçait vers le sud...

Le colonel avait pris d'énergiques dispositions. Ainsi avait-il ordonné à ses hommes de creuser un fossé antichar et envoyé une section quelques kilomètres en avant de sa position, à hauteur d'un carrefour. Mitrailleuse en batterie, les Sénégalais ne laissaient l'accès de la route de Chessy-sur-Loire qu'aux seuls militaires, canalisant les civils vers une autre route qui rallongeait leur itinéraire d'une dizaine de kilomètres mais les menait cependant à un autre pont, miné celui-là.

Depuis lors, le colonel Valadon arrêtait systématiquement les officiers, tâtant leur volonté de résistance. Et jamais encore il n'avait ressenti une telle honte devant l'accumulation de mauvais prétextes. Profitant de la cohue vers la Loire, la plupart prétendaient chercher leur unité que, bien souvent, ils précédaient.

D'autres, appartenant à l'armée de Paris et à la 8^e armée, s'alignaient sur le nouveau front allant de La Charité à Digoin, soit près de cent vingt-cinq kilomètres. Leurs ordres étaient précis et, s'ils com-

patissaient aux malheurs du colonel, ils n'entendaient pas se détourner de leur mission, trop heureux d'échapper à l'engorgement des ponts à Gien, Briare et La Charité.

La chance sourit au colonel lorsqu'un capitaine d'infanterie accompagné d'un sous-lieutenant et de quatre soldats accepta sans discuter d'assurer la défense des ponts.

Puis le colonel parvint à convaincre les servants d'une pièce de 75 hippomobile et, coup sur coup, l'équipage d'un char F.C.M.¹ et deux artilleurs tractant un canon antichar de 25 mm derrière un camion... civil sur les flancs duquel on voyait une publicité pour Néocide.

En revanche, roulant sur les bermes, deux redoutables chars Somua refusèrent de stopper et pareillement, dix minutes plus tard, trois automobiles d'officiers qui fonçaient en klaxonnant sans arrêt pour obliger les soldats à s'écarter. Il en alla de même avec une chenillette ultramoderne dont le conducteur, un sergent-chef, faillit écraser le colonel et le commandant Ninsgern.

Puis ce fut l'enfer.

Les pilotes des avions allemands remontaient en rase-mottes les colonnes de militaires, négligeant souvent ceux qui allaient à pied afin de réserver leurs coups à tout ce qui roulait ou représentait un danger pour la Wehrmacht.

1. Forges et chantiers de la Méditerranée.

Du même auteur (suite).

NOUVELLES

Perdre la pause (La Table Ronde).
Égérie légère (La Table Ronde).
Nouvelles, d'un siècle l'autre,
La Lorette hallucinée (La Table Ronde).
tome I (Fayard).

ESSAI

Chronique d'une liquidation politique (La Table Ronde).
Metaleurop, paroles ouvrières (Mille et une Nuits).

SUR FRÉDÉRIC H. FAJARDIE

Frédéric H. Fajardie, par Jérôme Leroy, Éd. du Rocher,
coll. « Domaine français », 1994.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
SYSTÈME VARIQUIK PAR L'IMPRIMERIE SAGIM •
CANALE À COURTRY EN FÉVRIER 2006, POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.